

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)
—o—

LXVI

LUCIEN fut singulièrement déconcerté par cette réponse, mais il se souvint de la recommandation de son ami Georges, et il s'empressa d'ajouter :

—Je viens de la part de monsieur Darier, l'avocat de M. Harmant.

Le concierge majestueux prit aussitôt une physionomie souriante.

—C'est différent, monsieur, répliqua-t-il, mademoiselle m'avait prévenu de votre visite. Veuillez traverser la cour et gravir le perron de l'hôtel. Je vais avertir monsieur Théodore.

Lucien suivit le valet de chambre. Celui-ci, le précédant toujours, traversa deux ou trois pièces d'une grande richesse, souleva une portière et dit :

—Mademoiselle, la personne envoyée à mademoiselle par l'avocat de monsieur.

—Faites entrer, répondit Mary.

—Vous êtes, monsieur, dit-elle avec un sourire, très chaudement recommandé par monsieur Georges Darier pour qui mon père fait profession d'une estime toute particulière.

—Georges Darier, mademoiselle, est mon meilleur ami, mon camarade d'enfance.

—Je vous attendais, monsieur.

—Je suis profondément touché, mademoiselle, du grand honneur que vous daignez me faire en me recevant. Georges m'a dit que vous voudriez bien me prêter votre appui tout-puissant et me présenter à monsieur votre père à qui j'apporte une lettre de recommandation de mon ami Georges.

Lucien parlait d'un ton respectueux, mais qui n'avait rien de trop humble, ni de platement obséquieux ; il sollicitait une faveur en homme qui, sachant ce qu'il vaut, se sent digne de l'obtenir. Mary ferma les yeux à demi sous la caresse de la voix douce et bien timbrée de son visiteur.

—Asseyez-vous, monsieur, dit-elle en désignant de la main un siège, nous allons causer.

Le fiancé de Lucie s'assit. Mademoiselle Harmant continua :

—Monsieur Darier m'a dit que vous aviez beaucoup de talent, beaucoup de courage ; que jusqu'à ce jour l'occasion d'utiliser vos aptitudes vous avait manqué, et que vous désiriez vivement trouver une position dans la grande usine que mon père doit ouvrir prochainement...

—Cette position, mademoiselle, si elle m'était donnée, assurerait mon avenir, interrompit Lucien.

Mary poursuivit :

—J'ai répondu à monsieur Darier que les concurrents étaient nombreux et l'emploi de directeur des travaux très envié ; mais en même temps je lui ai promis de faire tout ce qui dépendrait de moi, afin d'obtenir que vous soyez préféré, que vous l'emportiez sur vos concurrents. Pour arriver à ce but, il importe que vous soyez le premier à voir

mon père, ajouta la jeune fille en souriant ; je vous présenterai donc à mon père et j'appuierai votre requête.

—C'est du fond du cœur que je vous remercie, mademoiselle, répondit Lucien très ému. Le découragement s'était emparé de moi, je croyais qu'une chance mauvaise me poursuivrait jusqu'au bout dans la vie. Grâce à vous, je renais à l'espérance.

Mary écoutait le jeune homme avec un trouble profond, dont elle ne se rendait pas bien compte, mais qui lui semblait délicieux. Ses yeux se fixaient avec complaisance sur la figure franche et loyale du fils de Jules Labroue.

—Je ferai donc tout ce qui dépendra de moi, reprit-elle ; j'aurais voulu vous voir aujourd'hui même emporter d'ici une certitude au lieu d'une espérance, malheureusement c'est impossible.

—Impossible ! répéta Lucien en tressaillant.

—Oui, et cela pour la meilleure de toutes les raisons. Mon père n'est point de retour. Au moment où je l'attendais, j'ai reçu de lui, hier, une dépêche m'annonçant qu'il était obligé de passer un

—Vers neuf heures et demie du matin. Mon père sera pressé sans doute d'aller inspecter ses travaux de Courbevoie. Il est essentiel, je le répète, que vous soyez le premier à le voir, et je vous attendrai, comme aujourd'hui, pour vous présenter.

—Ai-je besoin d'affirmer que je serai exact ? Lucien se leva.

—A demain donc, mademoiselle ! ajouta-t-il. Mary était déjà debout.

—A demain, monsieur ! Mais j'y songe, fit-elle en riant, je ne sais pas votre nom.

—Lucien Labroue, répondit le jeune homme.

—Lucien Labroue, répéta Mary, je ne l'oublierai pas. Comptez, monsieur Lucien, que vous ferez bientôt partie de la maison.

Le visiteur s'inclina, le cœur gonflé de joie, et sortit du petit salon. La fille de Paul Harmant voulut le reconduire jusqu'au vestibule, s'arrêta sur la plus haute marche du perron, et le regarda traverser la cour.

—Lucien, Lucien, répétait-elle à demi voix, ce protégé fait honneur à M. Georges Darier. Son visage exprime la franchise. La loyauté brille dans ses yeux. Je viens de le voir pour la première fois, et il me semble qu'il est déjà un vieil ami pour moi. Il faut qu'il plaise à mon père, il faut que mon père lui confie la direction de ses travaux. Je le veux et cela sera !

Mary, impatiente de le voir, alla le chercher en voiture à la gare du Nord. Le millionnaire fut frappé du changement survenu pendant son voyage dans l'apparence de sa fille, et il éprouva une profonde douleur. Nous savons que le misérable, qui s'était nommé Jacques Garaud, avait un cœur de père et qu'il adorait son enfant. Après les premiers embrassements, il demanda à Mary s'il s'était passé quelque chose à l'hôtel depuis la dernière lettre qu'elle lui avait adressée en Belgique. La jeune fille le renseigna, mais sans dire un mot de Lucien Labroue. Ce silence était le résultat d'un plan que nous connaissons bientôt.

—Parle-moi de toi surtout, chère enfant, reprit Paul Harmant en serrant Mary dans ses bras. Tu me parais plus souffrante qu'au moment de mon départ.

—C'est une illusion, mon bon père, répondit Mary d'un ton gai. Il est certain qu'en ton absence le temps m'a semblé long, mais l'ennui n'a exercé aucune influence fâcheuse sur ma santé. Je ne souffre pas, je me sens l'âme joyeuse, et je t'assure qu'en ce moment je me porte à



Affublée du grand tablier bleu à bavette, elle commença sa tournée.—(Voir, page 78, col. 2.)

jour de plus en Belgique et qu'il n'arriverait que ce soir.

Lucien avait eu peur. Il poussa un soupir d'alègement.

—Ce n'est qu'un retard sans importance, répliqua-t-il. La journée d'aujourd'hui n'en est pas moins heureuse, mademoiselle, puisque j'aurai eu la joie de vous voir et de plaider ma cause devant vous.

—Et vous avez bien plaidé, monsieur, fit Mary en devenant pourpre à son insu. Près de moi, votre cause est gagnée, et je compte que monsieur Darier et moi nous serons aussi heureux auprès de mon père.

—A présent que je vous connais, mademoiselle, je n'en doute plus.

—Il faudra donc revenir demain.

—A quelle heure ?

merveille.

Malheureusement, une petite toux sèche vint démentir les paroles de la jeune fille et donner une nouvelle intensité aux angoisses paternelles de Jacques Garaud.

LXVII

Le landeau qui ramenait le millionnaire et sa fille arriva à l'hôtel de la rue Murillo quelques minutes seulement avant l'heure du dîner. Le faux Paul Harmant monta dans sa chambre pour quitter son costume de voyage et redescendit aussitôt se mettre à table. Mary était de belle humeur. Sa gaieté communicative et ses gracieuses câlineries amenèrent un sourire sur les lèvres de son père.

—As-tu revu Georges Darier ? demanda-t-il au milieu d'une conversation très animée.